

« Contre eux avec la lyre et l'épée »

Discours de Médan - 1997

Béatrice Laville

« Je suis en train d'écrire la plus belle page de ma vie. C'est un grand bonheur et une grande gloire qui m'arrivent. »

C'est évidemment un grand bonheur de parler dans un lieu aussi prestigieux, mais je ne fais là que me réfugier derrière les mots que Zola adresse à sa femme, Alexandrine, le 2 décembre 1897. Il évoque ce qui deviendra l'Affaire Dreyfus, qu'il a vraiment découverte lors d'un déjeuner récent chez Scheurer-Kestner. « Ecrire la plus belle page de ma vie », c'est de toute évidence combattre l'injustice et écrire une page d'histoire, en donnant tout d'abord sa cohérence à l'Affaire, que Lucien Herr, le bibliothécaire de la rue d'Ulm, dreyfusard de la première heure, qualifiait dès le 2 novembre 1897, dans sa correspondance, d'« atroce histoire ». Donner sa cohérence à l'Affaire, c'est en démêler les causes et les circonstances, c'est en expliquer les enjeux, c'est la rendre compréhensible, lisible par tous, c'est s'adonner finalement à un travail romanesque familier dans lequel Zola s'engage avec fougue.

Les fiches personnages des protagonistes sont déjà élaborées, les scènes importantes déjà jouées : celle où l'on confond le traître par l'épreuve de la dictée, la dégradation publique, la châtimement du coupable expiant dans un lointain infernal, l'île du Diable.

Le montage de l'Affaire par les militaires regorge de traits dignes d'un mauvais drame et la mise en scène qui l'accompagne est propre à frapper l'imagination, l'imagerie de l'Affaire avec ses dessin, croquis, caricatures en est le témoignage. « Conte de nourrice », ou encore « histoires imbéciles auxquelles les enfants eux-mêmes finissent par ne plus croire », « le plus saugrenus des romans feuilletons », tels sont les qualificatifs dont use Zola dans divers articles de la *Vérité en marche* pour évoquer l'Affaire.

Il ne s'agit certes pas d'une bataille de genre littéraire, mais Zola donne à l'Affaire ses lettres de noblesse, en suggère la grandeur en la comparant, dans son article « Le cinquième acte » à une tragédie, avec cette force transcendante du destin qui « pousse les personnages », accélère « les péripéties », car la « pièce devrait se terminer par le triomphe de l'innocent ». Mais la réalité ne respecte pas cet entrelacement du réel et de la fiction.

A un moment où le roman connaît une crise d'identité, où il se fait davantage discours qu'agencement d'événements, où s'opère depuis quelques temps une dislocation du personnage romanesque, l'Affaire, elle, offre des figures hautes en couleur : le traître ou le héros, l'accusateur, il y manque encore le sauveur. Cette France de la fin de siècle qui inspire à ses contemporains désenchantement, parfois dégoût, laisse alors émerger le surprenant, l'aventure, quelques limbes du romanesque. L'atmosphère de doute, de morosité, contribue sans doute à favoriser la réémergence et l'ancrage de structures fictionnelles simples. On est effectivement en présence d'une fictionnalisation de la réalité : « Ce que j'avais vu, pour les lettres, dans l'Affaire », précise Zola dans les *Impressions d'audience*, « une trilogie de types : le condamné innocent, là-bas, avec la tempête dans son crâne, le coupable libre ici, avec ce qui se passait en lui, tandis qu'un autre expiait son crime ; et le faiseur de vérité Scheurer-Kestner, silencieux et agissant. » Et il avoue dans son article intitulé « Scheurer-Kestner », « Mon cœur de romancier bondit d'admiration passionnée ». Zola lit l'Affaire en homme de lettres, il en explicite l'agencement, anticipe l'évolution en bâtisseur d'histoires : « A-t-on remarqué », interroge-t-il dans « Le Cinquième Acte », « que cette affaire Dreyfus,

ce drame géant qui remue l'univers, semble mis en scène par quelque dramaturge sublime, désireux d'en faire un chef d'œuvre incomparable ? »

Cette façon proprement littéraire d'appréhender l'événement perdure jusqu'à ce que la désillusion, l'amertume aient raison de l'écrivain. « Nous nous sommes trompés », écrit-il au lendemain du procès de Rennes ; la réalité impose alors une rupture avec la représentation première, et l'illusion de l'amalgame du réel et de la fiction se révèle à lui.

Zola est entré dans cette Affaire, presque dépossédé de lui-même, comme si une impérieuse nécessité poussait son être entier à se lâcher dans le combat, à en prendre l'initiative. « J'étais hanté, je n'en formais plus », écrit-il à Alexandrine le 24 novembre 1897, il parle aussi de « coup de foudre ». Zola a toujours combattu l'injustice, le mensonge, l'Affaire est cohérente dans son parcours, mais il me semble qu'un autre niveau d'analyse peut raisonnablement être envisagé. Zola est aussi dans cette réalité fictionnalisée le sauveur, celui qui fait le sacrifice de « ma liberté et de mon sang », écrit-il dans « Le Cinquième Acte », tel un héros mythique, il est celui qui accepte le martyr du « mort volontaire », précise-t-il dans « Justice ». Il y a dans cet engagement si profond probablement quelque chose du roman familial zolien qui vient se manifester, quelque chose du bâtard justicier, pour emprunter la terminologie de Marthe Robert. L'Affaire facilite sans doute la réémergence inconsciente de cette partition de l'enfance qui appartient à l'archéologie de chacun, puisque précisément, dans ses débuts elle apparaît comme une histoire à dormir debout ou mieux « un conte de nourrice », estime Zola. Mais ce n'est là qu'un élément parmi le faisceau des raisons d'évidence et des exigences de l'ombre qui ont conduit Zola à incarner l'Affaire.

Quoi qu'il en soit, lui seul pouvait à ce point servir la cause et renverser presque parfaitement le cours de l'histoire. Lui seul, car personne d'autre dans le champ littéraire n'occupait une place autant légitimée, ni Maurice Barrès, ni Marcel Prévost et pas davantage Bourget. En effet, Emile Zola fut président de la Société des Gens de Lettres durant quatre ans, à ce titre, il représenta la France en 1893 au congrès des journalistes à Londres, où il fut reçu triomphalement. Il connaissait la presse et son poids mieux que quiconque, il inspira d'ailleurs Jaurès, qui, après sa défaite aux élections de 1898, fonda *La Petite République* pour asseoir son autorité et diffuser ses idées dreyfusistes. Le prestige de son nom en littérature et sa position de maître ne pouvaient être contestés. Certes la dissolution du groupe de Médan l'avait durement frappé quelques années auparavant, mais l'Affaire venait presque réparer cette fêlure, « il s'est déclaré un mouvement autour de moi [...] la jeunesse actuelle [...] des adversaires littéraires qui reviennent à moi tout frémissants d'émotion [...] toute la famille Dreyfus », écrit-il à sa femme.

Dans la « Déclaration au jury » le 21 février 1898, lors de son procès devant les assises de la Seine, Zola affirme nettement l'autorité du champ littéraire qu'il représente, son autonomie par rapport au politique, son irréductibilité à aucun pouvoir : « Je dénonce à la conscience des honnêtes gens cette pression des pouvoirs publics sur la justice du pays », et il poursuit : « Nous verrons, Messieurs, si vous obéirez. Mais il n'est pas vrai que je sois ici, devant vous, par la volonté de Monsieur Méline [...]. Si je suis devant vous, c'est que je l'ai voulu. Moi seul ai décidé que l'obscur, la monstrueuse affaire serait portée devant votre juridiction, et c'est moi seul, de mon plein gré, qui vous ai choisis. »

Si quelques années auparavant dans sa défense de Manet, Zola revendiquait l'autonomie de l'artiste, il indique cette fois le primat absolu de celui-ci et de ses valeurs fondées sur les principes universels de justice, de vérité opposée au contingent, au relatif de la politique et de la raison d'état. Par ce processus de subversion totale qui consiste à déplacer la légitimité du discours sur Dreyfus, du champ politique au champ des intellectuels, Zola fait entrer l'Affaire dans l'universalité des principes qui fondent selon lui une leçon de républicanisme. L'Homme de Lettres, le Poète devient le garant du capital symbolique de la République.

D'ailleurs cette affaire d'Etat n'a-t-elle pas acquis par le truchement du regard zolien quelques traits suggérant la promesse d'une œuvre d'art ... disons ... républicaine ? Affaire politique traitée comme une œuvre d'art ? Sans doute.

Comme l'œuvre d'art, elle est construite pas à pas, comme l'œuvre d'art elle a pour Zola et ses amis une fonction cathartique, « il y a quelque chose de pourri en France, la vie normale ne reprendra que lorsqu'on aura fait œuvre de santé », écrit-il dans sa *Lettre à Monsieur Brisson*, comme l'œuvre d'art elle a partie liée avec la modernité, c'est-à-dire, ce qui exprime « l'esprit du temps dans une forme objective » selon la définition de Jürgen Habermas. Car l'Affaire draine dans son sillage le renouvellement de méthodes, d'attitudes, et non des moindres : c'est la méthode historique (avec Gabriel Monod, Arthur Giry) délaissant quelque peu les seuls textes anciens et mettant ses outils d'analyse au service de la lecture de l'Affaire, suscitant par là même l'émergence de l'histoire contemporaine. C'est l'affirmation de la suprématie de l'intellectuel sur le politique, avec la recherche de nouvelles formes d'expression, pétitions, brochures, mais aussi de traitements romanesques adaptés avec le roman à thèse. Mais ce sont aussi de nouvelles attitudes politiques ou civiques, Jaurès acceptant de perdre son siège de député pour la défense de Dreyfus, des hommes de lettres Mirbeau, Péguy, sillonnant la France pour rallier la population à la cause, dans des meetings souvent agités. C'est aussi l'appel à la jeunesse que dans le sillage de Zola, Jaurès tentera de gagner notamment par les jeunes socialistes de la rue d'Ulm. L'affaire Dreyfus est aussi une page de la modernité républicaine au tournant du siècle.

Modernité et conscience d'insertion dans l'Histoire coexistent dans le parcours des dreyfusistes et de Zola. Si les historiens travaillent à l'analyse scrupuleuse des pièces de l'Affaire, Zola, dans *La Vérité en marche*, impulse un discours où s'imbriquent valeurs, symboles et parfois mythes. Nous ne sommes pas avec lui dans un temps historique mais dans l'activation de l'imagerie républicaine. Il délaisse le temporel pour instituer l'affaire dans l'ordre de l'atemporel. C'est à cette pertinence de stratégie que les dreyfusards doivent leur victoire.

Car il choisit d'évoquer l'histoire en s'attachant à suggérer d'une part le mythe fondateur de la République (la France de Voltaire et de 89) et d'autre part les premiers pas de la conscience humaine en appelant parfois à la mythologie grecque. Exemplarité et mythologie se fondent dans les références choisies pour donner de l'Affaire l'idée d'un épisode salutaire et nécessaire à la régénérescence d'une République qui doit retrouver l'esprit de ses origines : « Ce sera l'achèvement de 89, la Révolution pacifique des intelligences et des cœurs, la démocratie solidaire, libérée des puissances mauvaises », espère-t-il dans « Justice ».

Le mythe des origines travaille la lecture que Zola fait de l'Affaire, il aspire à l'idée d'un retour à une pureté originelle de la Cité. Ses textes écrits au moment de l'Affaire témoignent d'une vision positiviste de l'Histoire, avec l'évocation fréquente de « sa marche en avant » qui a délaissé toute trace de chaos contenue dans les *Rougon-Macquart*, pour laisser place à l'idée d'une évolution progressive. Elle porte en elle la croyance en une force intrinsèque, qui confère une cohérence, une lisibilité aux événements. « Quelle folie de croire qu'on peut empêcher l'histoire d'être écrite ! », lance Zola dans sa « Lettre à la France » du 6 janvier 1898. L'écriture de cette force laisse affleurer les traces d'un darwinisme végétal, avec la persistance de l'image de la germination : « la vérité », écrit-il dans sa « Lettre à Emile Loubet », « elle chemine sous terre, elle repoussera un jour de partout, elle éclatera en végétations vengeresses » et l'affirmation d'une transcendance « la vérité a en elle une puissance qui emporte tous les obstacles ». A l'ombre de la nature toute puissante, des impositions biologiques et de la fatalité qui réglaient le monde dans les écrits antérieurs s'est substitué l'ordre de la culture, celui des valeurs d'un idéal de République dont la réactivation est garante d'un processus de transformation. Le recours à des références mythologiques signe

d'une part la difficulté à traduire l'idée d'une totalité, la tentation de représenter un nouvel ordre cosmique, mais aussi la nécessité d'une religiosité. Il s'agit certes d'une allégeance au climat d'époque, parce que Zola, comme Bourget d'ailleurs, est intimement convaincu que la foi peut aider à combattre la désespérance ambiante. Les articles de *La Vérité en Marche* sont à cet égard une préfiguration de l'écriture de la foi qui caractérise *Les Quatre Evangiles* de Zola ; ils sont aussi à envisager comme les avant-textes des œuvres ultimes.

Mais la grande réussite de Zola est de briser le carcan des particularismes pour faire de l'Affaire un moment de recherche identitaire crucial dans l'Histoire de la République. Mais alors, si l'Histoire est mue par une force menant vers le progrès, le rôle du poète est bien de le guider, « les poètes sont un peu des voyants », écrit-il dans la « Lettre à Monsieur Brisson ». Zola, dans *La Vérité en Marche*, indique nettement que pour lui le Poète a partie liée avec l'Histoire de l'Humanité. Dans la lignée d'Homère, il convient d'écrire le chant originel, celui qui conte les faits humains, leur histoire et leur donne sens. C'est aussi une manière de réaffirmer que la littérature n'est pas qu'une affaire d'esthètes entre eux. Déçu par le monde politique, « vous êtes des traîtres », lance-t-il aux sénateurs dans sa « Lettre au Sénat », « les ministres sont des traîtres, le Président de la République est un traître », et même par ses compagnons de lutte, Ranc ou Jaurès, Zola pense que le véritable héros est celui qui aiguillonne la marche de l'histoire, celui qui tisse les fils de l'humanité, le Poète. Zola accomplit, avec l'Affaire Dreyfus ce que doit être, selon lui, une œuvre qu'il définissait dans *Le Naturalisme au Théâtre* comme « une bataille livrée aux conventions ».

La bataille fut belle et cruelle à la fois, l'œuvre magnifique. Elle ne peut être totale, que si un siècle plus tard, pour l'évoquer, nous gardons comme une mémoire vive, la quintessence de son esprit, le refus de l'inféodation, véritable marque de la « conscience humaine. »